



CARRE 35
D'Eric Caravaca
Film documentaire
France – Nov. 2017 – 1h07
Hors Compétition Festival de Cannes 2017

Jeudi 8 février 2018 21h00
Dimanche 11 février 2018 11h00
Lundi 12 février 2018 19h00

ENTRETIEN AVEC ERIC CARAVACA (Dossier de Presse)-Extraits

[Est-ce que votre frère et vous aviez entendu parler de Christine, votre sœur décédée quand vous étiez enfants ?](#)

Nous entendions parfois parler d'une petite fille mais toujours en espagnol, c'est-à-dire dans la langue maternelle de nos parents, celle qu'employait les adultes de ma famille quand ils se réunissaient l'été pour discuter et dire des choses que les enfants ne pouvaient ou ne devaient pas comprendre. Mais à cette époque je comprenais déjà un peu l'espagnol. Christine était donc cachée sans l'être tout à fait.

[Comment avez-vous eu l'idée de réaliser un film sur cette histoire ?](#)

Les personnes que je voulais questionner sont mortes les unes après les autres. Une tante, un oncle... J'ai eu la sensation que je n'allais jamais rien pouvoir découvrir sur Christine. Apprenant que mon père devait commencer une chimiothérapie de toute urgence, je me suis décidé à l'interroger. Tout ce qu'il m'apprenait, je le filmais et le mettais de côté. Je prenais de nombreuses notes. J'ai ensuite interrogé ma mère et j'ai procédé de la même manière. À ce moment-là, j'ai commencé à lire des livres de psychanalyse comme ceux de Maria Torok et Nicolas Abraham qui avaient effectué des travaux dans les années 30 sur ce qu'ils appelaient « les cryptes au sein du moi ». Au fur et à mesure de ce processus d'écriture et de lecture, j'ai commencé à comprendre pas mal de choses sur ma mère. Moi-même, j'avais fait une psychanalyse qui m'a sans doute beaucoup aidé dans ce long processus de dévoilement de la vérité. Notes après notes, j'ai fini par coucher tout ça sur du papier. J'avais enfin une sorte de squelette. Les circonstances de ce film me font songer à ce que Jung appelle la synchronicité. J'étais là au bon moment, au bon endroit, dans l'état d'esprit adéquat.

[Vous avez ensuite écrit un scénario ?](#)

J'ai écrit avec Arnaud Cathrine une sorte de scénario serti d'images très précises. Pour mon premier film, *Le Passager*, j'avais adapté le premier roman d'Arnaud. On se connaît donc très bien. Il m'a aidé à structurer ce que j'avais écrit. Je suis ensuite parti en repérages et j'ai fait des premières photos, qui ont fait évoluer la structure. Je suis passionné par la photographie. Je trouve que souvent les images prennent le relais des mots. Elles vous montrent les choses avec une force qu'aucun mot ne pourra jamais atteindre... J'ai d'ailleurs fait appel à un grand homme d'image, Jerzy Palacz, pour être chef opérateur sur le film. Jerzy est également un très bon photographe.

[C'est votre père que vous avez interrogé en premier ?](#)

Oui, je savais que mon père allait bientôt mourir, je me suis forcé à aller le plus loin possible car je voulais désormais tout savoir. Je ne l'aurais sans doute pas fait dans d'autres circonstances. C'était la dernière occasion pour moi d'apprendre la vérité sur Christine. Et ça a finalement pris du temps car si la censure est une chose, l'autocensure en est une autre. Je me rendais compte que je n'étais certainement pas la bonne

personne pour poser des questions sur Christine. Au début des interviews, les vraies questions, les questions justes, je n'osais pas les formuler, alors qu'il suffisait simplement de les poser. Mais quand traine un tel non-dit, et depuis si longtemps, c'est compliqué.

Pourquoi n'aviez-vous jamais osé interroger vos parents à propos de votre sœur ?

Il y a une culture du secret dans ma famille. Un enfant sait très bien que s'il parle de certains sujets, il va déclencher un cataclysme. De quelle façon cela s'insinue-t-il en lui ? Insidieusement, les adultes le lui font comprendre. Puis l'enfant le sent, il s'en doute. C'est dans l'air. Il finit par développer des réflexes qu'il intègre dans ses comportements de vie communautaire.

Comment votre mère a-t-elle réagi quand elle a compris que vous faisiez un film sur Christine ?

Je lui ai d'abord dit que je réalisais un film sur notre famille. Mais je crois qu'à force de m'entendre parler de Christine, elle a parfaitement compris ce que j'étais en train de faire. Au fur et à mesure, elle a fini par se détendre comme au cours de cette scène dans la voiture où elle est parfaitement à son aise. C'est comme ça que j'ai appris les circonstances de la mort de sa propre mère.

Comment avez-vous choisi vos archives ?

C'est une documentaliste, Véronique Nowak, qui m'a aidé. Elle aime retrouver des images qu'on n'a jamais vues. On a beaucoup parlé et elle a cherché. Je savais ce que je voulais, mais en cours de montage mes demandes évoluaient. Par exemple les images des anciens abattoirs avec ces milliers de crochets, ces grincements, me faisaient penser à la guerre, me renvoyaient au colonialisme...

Pourquoi avoir voulu montrer ces images de propagande nazie ?

Elles font partie de courts-métrages commandés par Hitler pour engager une propagande en faveur de l'eugénisme germanique. *L'aktion T4* consistait à faire disparaître tous les anormaux d'Allemagne. 70 000 d'entre eux ont été exécutés dès 1940. Ça a été le premier banc d'essai logistique de la solution finale. Les premières chambres à gaz étaient des camions à gaz utilisés pour exécuter des anormaux. Je voulais montrer que les anormaux ont toujours suscité à un moment ou à un autre un vœu de mort. Alors bien sûr pour mes parents les choses étaient différentes ; ce qu'ils souhaitaient voir disparaître, c'était l'anormalité de leur fille. Pour eux, l'anormalité et leur fille étaient deux choses différentes. Or c'est la même chose : si on souhaite voir disparaître l'anormalité, on souhaite inconsciemment la mort de son enfant. Et il faut avoir le courage de le reconnaître, si l'on veut se dégager de la culpabilité que cela engendre.

Depuis que ce film est terminé, êtes-vous encore hanté par Christine ?

Ce qui me hante, c'est cette pensée dont parle si bien Annie Ernaux à propos de sa propre sœur : si Christine n'était pas morte je ne serais probablement pas né. Avec ce film je lui donne à mon tour un peu de cette vie que sa mort m'a donnée. Il y a une grande émotion en moi toujours présente. J'ai hâte que le film soit livré aux spectateurs. Et puis je suis heureux d'éviter à mon fils de porter cette histoire comme moi-même je l'ai portée. Christine n'est plus un fantôme, elle peut enfin trouver son repos dans la terre du Maroc.

Prochaines séances : A GHOST STORY, LE TEMPS D'AIMER ET LE TEMPS DE MOURIR du 15 au 20 février 2018	Court métrage : RÊVE D'ENFANT de Christophe Gérard 10'22 Animation Un film poétique et mélancolique, plutôt destiné aux adultes. Des péniches qui volent, de l'eau qui prend soudain forme humaine et une pluie qui laisse des plaques si profondes que l'on pourrait s'y noyer... Est-ce seulement un rêve d'enfant ?
--	--